Maria Legrand née Zaranski, le 13/3/1933, Rue Saint-Jacques à Dives-sur-Mer
Souvenirs recueillis le 25/09/2013 (C. Le Callonec)

« J'avais onze ans en 1944. J'habitais avec mes parents dans les cités près de l'usine, rue Saint-Pierre. Beaucoup d'hommes avaient été réquisitionnés pour participer à des chantiers : mon père en faisait partie mais on n'en parlait pas ! Ils ont coupé beaucoup d'arbres dans la côte de Sarlabot pour faire les « asperges à Rommel » et des piquets pour interdire l'arrivée des planeurs et un débarquement sur les plages. On n'avait pas de charbon, alors ma mère allait ramasser les branches qu'ils laissaient pour faire du feu. Nous l'aidions à retenir la brouette dans la descente de la côte.

Beaucoup de zones étaient interdites [*dans le ressort de la bande côtière du Mur de l'Atlantique qui s'étendait en profondeur jusqu'à Troarn-Dozulé*], il y avait des défenses sur la plage d'Houlgate [*entre autres*]. On avait du pain noir à manger. Quand ma mère avait de la graisse chez le boucher, elle en mettait sur une tartine, il fallait manger tant que c'était chaud sinon ça collait au palais !

Nous avons dû évacuer, avant le Débarquement [*les évacuations ont lieu à partir du mois de mars dans ce secteur*]. Nous sommes partis à pied avec du matériel, des provisions et du linge. Mon père avait un vélo d'homme et les valises étaient fixées sur la barre. Mon frère et moi, nous avions une musette avec un morceau de pain et une bouteille. Nous sommes partis par la route de Lisieux, je me souviens avoir dû aider ma mère à pousser le vélo dans la côte. Arrivés à Annebault, un accueil était organisé, des paysans avaient prêté des bâtiments. La femme d'un fermier avait fait bouillir du lait et en offrait aux enfants, le lait avait brûlé et avait mauvais goût. Nous avons logé dans les granges par terre.

Nous avons continué vers Pont-l'Évêque à pied, puis vers Tillières-sur-Avre où il y avait une usine Cégédur [*où ont été déplacés plusieurs ouvriers de Dives après la fermeture de l'usine électrométallurgique*]. Sur certains passages, il y avait des voitures avec des chevaux qui nous emmenaient avec nos bagages. Avec les autres réfugiés, on était tous réunis sur la place, et ceux qui disposaient d'un hébergement choisissaient des personnes à héberger. Nous avons été accueillis par un fermier, il y avait un grand bâtiment et une grande cheminée, deux lits pour mes parents, et moi je dormais sur la paille. Mon père a travaillé avec le paysan et, comme salaire, nous mangions avec sa famille. Avec mon frère, on était contents : pas d'école, du vélo, c'étaient des vacances…

Quand le Débarquement a eu lieu, on nous a dit que Dives était rasée. Mon père a pris son vélo et est retourné pour vérifier. Tout était en place, il m'a même ramené mon baigneur que ma mère n'avait pas voulu que j'emmène.

Je n'ai pas de souvenirs de la manière dont nous sommes revenus. Tout était resté comme avant, mes parents étaient heureux de voir que rien n'avait été volé. »